

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

L'ÎLE AUX MORTS

RÉMI GIORDANO

L'ÎLE AUX MORTS



VOIR DE PRÈS

L'auteur a reçu le soutien du Centre national du livre pour l'écriture de ce roman.

L'auteur a bénéficié de la résidence d'écriture jeunesse À La Ligne, sur l'île de Groix, entre septembre et novembre 2021.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

© 2022, Éditions Thierry Magnier.

© 2023, Voir de Près

pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-602-6

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

*À mon frère et mon cousin qui
m'ont initié au cinéma d'horreur.*

Les eaux ténébreuses et calmes baignent sous la lumière pâle de la lune. Elle forme un point trouble par-delà la surface.

Soudain, un choc vient diluer le reflet transparent de l'astre sous l'eau. Des amas d'algues virevoltent sous l'impact du corps qui sombre dans la pénombre. Des plantes marines s'accrochent, comme des griffes, à sa peau. L'une d'elles s'enroule à une perle qui pend à son oreille. Une chaussure argentée glisse de son pied inerte et s'éloigne, en tournoyant seule dans le noir.

La silhouette, enveloppée dans les

volutes de tissus de ses vêtements, s'enfonce dans les eaux profondes.

Puis, elle s'immobilise.

Ses yeux s'ouvrent en grand. Tout comme sa bouche qui, en formant un cri, laisse échapper une multitude de bulles. Un cri désespéré. L'ultime. Ses yeux restent ouverts, figés dans une expression de terreur.

Des bulles de plus en plus minuscules s'échappent désormais de sa bouche entrouverte. Ses lèvres sont bleues, déjà exsangues. Ses longs cheveux interprètent une chorégraphie complexe avec le courant. Comme s'ils étaient encore vivants, eux.

Le corps reprend sa longue et implacable descente dans les abysses.

À l'air libre, la surface est rede-

*venue calme. L'océan a retrouvé sa
placidité. La nuit est silencieuse.
Comme si rien n'était arrivé.*

*Comme si, sous le léger bruis-
sment des vagues, aucun cadavre
ne disparaissait à jamais, englouti
par les ombres des fonds marins.*

I

CAMILLE

1

Le cercueil surgit des ténèbres. Il flotte hors du trou béant, de la bouche, du ventre sombre du bateau. Pendant une fraction de seconde, j'ai l'impression qu'il lévite, possédé par une entité maléfique.

J'allume le dictaphone de mon téléphone portable pour enregistrer, au mieux, l'ambiance sonore dans laquelle baigne cet événement extraordinaire. Les murmures qui parcourent l'assemblée de spectateurs de la scène.

Pour des raisons qui m'échappent, le cercueil n'a pas pu être porté hors

du bateau par des hommes, ou des femmes, à l'allure solide, qui l'auraient tenu sur leurs épaules. Après avoir été avancé sur une glissière depuis la cale du bateau, des membres de l'équipage l'ont encerclé de câbles et de cordages. Une grue l'a alors soulevé de plus en plus haut dans les airs.

Je le suis des yeux alors qu'il brinquebale jusqu'à mon père, mon oncle et mes cousins qui le saisissent et le conduisent dans la camionnette des pompes funèbres.

Ce n'est pas la première fois que je prends le bateau qui fait la jonction entre le continent et l'île où j'ai grandi, mais c'est la première fois que je fais le trajet avec un cadavre

dans ses entrailles. Marie-Josée, ma grand-mère, décédée trois jours plus tôt à l'hôpital, fait son ultime retour sur l'île dans laquelle elle a passé toute sa vie. Je ne suis pas certaine qu'elle en soit jamais sortie, ne serait-ce que pour aller à Paris, à la capitale comme on dit ici. C'est un peu comme ça sur l'île, on y naît et on y meurt, sans avoir nécessairement l'envie d'aller voir ailleurs.

Moi, je me suis pourtant juré de ne jamais revenir. Mais le destin en a décidé autrement en emportant ma grand-mère. Elle s'était réveillée quelques nuits plus tôt, désorientée, comme cela arrivait très souvent ces derniers temps. Elle avait ouvert les yeux, au beau milieu de la nuit, sans plus savoir où elle était. C'est pour-

quoi elle dormait rarement seule. Ce soir-là, mon oncle sommeillait dans le fauteuil du salon. Étourdie, paniquée, elle s'était élancée dans les escaliers qui descendent de sa chambre à la cuisine, des escaliers en pierre sur lesquels elle avait perdu l'équilibre et s'était enfoncé le crâne en un craquement sinistre.

Mon oncle nous dira plus tard que c'est ce bruit qui l'avait réveillé, ce bruit qu'il n'oublierait jamais. Il s'était levé précipitamment et avait trouvé sa mère dans une mare de sang au bas des marches. Au lieu d'appeler immédiatement les secours, il avait préféré amener le corps inerte de ma grand-mère dans la cuisine et le poser sur la table. Si elle était encore vivante lorsque son corps a

été emporté en hélicoptère depuis l'île, elle ne l'était plus à son arrivée à l'hôpital sur le continent. Son âme n'avait vraisemblablement pu supporter le voyage.

Même si j'en ai pas été témoin, je garde une image en tête ; celle du corps de ma grand-mère, allongée, les bras en croix sur la table où nous prenions nos repas en famille. Et le sang qui goutte de la plaie ouverte sur son crâne et qui commence à se répandre sur le carrelage noir et blanc de la cuisine. Dans mon esprit, ce sang n'a pas cessé de couler. Il remplit encore le cercueil, désormais enfermé derrière les portes du corbillard. Si je ferme les yeux, je peux le voir déborder et déverser son